

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

N° 58

Année 1928

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1929

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321633 7

LES DISCOURS DE RÉCEPTIONS

Réception de M le Général MARTIN

Allocution de M. de Chapel d'Espinassoux

MONSIEUR,

Il n'est pas dans les usages de l'Académie que son Président prenne part aux discours de réception et je n'aurais garde d'être infidèle à cette tradition; mais, lorsqu'on a la mission de donner la parole aux autres, on n'est point impardonnable, il me semble, si, une fois par hasard et pour un bon motif, on cède un instant à la tentation de se l'offrir à soi-même. Parfois, un incident, en apparence insignifiant, a le privilège d'évoquer tout un ensemble de sentiments et de pensées.

En juin dernier, faisant en Alsace un suprême pèlerinage, je me trouvais à Colmar. Par une radieuse matinée, je traversais un jardin public tout enguirlandé de rosiers en fleurs; — je note ce détail puisque vous aimez, Monsieur, les pétales de roses — au détour d'une allée, je vis venir dans ma direction, tel un vol de papillons, la bande joyeuse d'une vingtaine de fillettes de cinq à six ans, guidées par deux jeunes institutrices.

Comme je les croisais, l'une de celles-ci m'a interpellé: « Monsieur! Vous êtes de France? — Oui, Mademoiselle! — Eh! bien, Monsieur, puisqu'il en est ainsi et si vous le voulez bien, afin de vous souhaiter la bienvenue, ces enfants, qui, dans leurs familles parlent alsacien, vont chanter pour vous deux chansons françaises. » — Et voilà ces petites mignonnes qui se groupent et qui, tout en battant des mains avec un entrain charmant, se mettent à chanter le plus gentiment du monde, me prouvant ainsi, par le rayonnement de leur grâce exquise, qu'elles aussi étaient bien de France.

ACADEMIE DES

J'étais ravi. — Faute de trouver les mots qu'il aurait fallu, j'en ai embrassé deux, — comme si j'étais le Président de la République! Et, à dire vrai, le Roi n'était pas mon cousin.

Puis, quand j'ai eu repris mon chemin, le cœur en liesse, je me suis souvenu que, deux mois auparavant, il m'avait été donné de lire la dernière de vos citations à l'ordre de l'armée, celle qui vous fut décernée pour avoir conduit, sous les drapeaux de la 31^e Division, nos concitoyens à la victoire et qui résume toutes les autres, car elle se termine par ces mots magnifiques: « a pris une part glorieuse et décisive à la libération du territoire. »

Je me suis dit alors que c'était à vous et à vos pareils que je devais la minute délicieuse que je venais de vivre et je me suis juré, si j'avais un jour l'honneur de vous accueillir ici, de saisir cette occasion de vous exprimer ma gratitude.

Soyez donc remercié, Monsieur, non seulement par le pèlerin de Colmar, mais aussi par le vétéran de 1870, qui a porté quarante-cinq ans le deuil des provinces captives et à qui vous avez rendu la joie et la fierté.

Heureux de vous saluer au nom d'une Compagnie qui a le culte des grandes choses et qui a connu la fraternité des armes, il vous offre respectueusement l'hommage de l'émotion patriotique que nous sommes unanimes à ressentir ce soir.

DISCOURS DE M. LE GÉNÉRAL MARTIN

MESSIEURS,

Un illustre guerrier — le maréchal de Saxe — alors que, dans tout l'éclat de sa renommée, il était en faveur aussi bien à l'armée qu'à la Cour et à la Ville, fut entrepris par quelques-uns de ses admirateurs qui le pressaient de poser sa candidature à l'Académie Française. « Le relief de votre personnalité, lui disait-on, » le rayonnement de votre gloire, marquent votre place parmi » les Quarante. Bon nombre de ceux-ci, et des plus éminents, » seraient heureux de vous accueillir. Vous n'avez qu'à vous pré- » senter... »

Le maréchal sut rester sourd à ces voix tentatrices. « Ils veulent me faire de l'Académie, écrivait-il à ce propos à un de ses amis, ça m'irait comme une bague à un chas! »

Et le maréchal qui avait, par ailleurs, d'autres titres à durer dans la mémoire des hommes, n'alla point s'asseoir parmi les Immortels...

Et moi... ayant moins de modestie et plus de courage — de courage littéraire, s'entend — que le vainqueur de Fontenoy, j'ai osé affronter l'honneur redoutable de venir prendre rang dans votre si distinguée Compagnie.

Pour cet honneur que me font vos bienveillants suffrages, souffrez que je vous exprime ma confusion tout autant que ma gratitude.

Je n'ai point, en effet, l'illusion de croire que votre choix, si flatteur pour moi, soit uniquement dû à mes mérites littéraires, car ceux-ci sont bien minces. Ils se bornent, je me vois forcé de le constater, au goût qu'un honnête homme — un honnête homme dans le sens que le XVIII^e siècle attachait à ce terme — peut éprouver pour la correction de la langue et la rectitude de la pensée.

Mais bien plus que l'homme de plume c'est l'homme d'épée, qu'évidemment vous avez voulu honorer en moi. Et de cela, permettez-moi de vous le dire sans phrases, je ne suis pas médiocrement fier.

Par delà ma modeste personne, votre choix va porter un témoignage d'estime au soldat que je me suis efforcé d'être, au Soldat, ce citoyen qui, professionnellement, consacre ses forces et sa vie à la défense de la Cité, à la protection des trésors matériels, intellectuels et moraux qui en constituent le patrimoine collectif.

Cet honneur que vous faites à une carrière que j'ai passionnément aimée, je le ressens dans toute sa plénitude et si le néophyte littéraire qui est devant vous a tant de raisons de s'effacer discrètement, il peut du moins comme soldat, fièrement relever la tête pour vous dire: merci.

L'indigence de mes titres littéraires apparaît dans toute sa nudité, si on compare ces titres à ceux qu'avait su réunir celui dont vous m'avez dévolu la succession.

Mon éminent prédécesseur, Monsieur Henri Gautier du Bayle, n'a quitté Montpellier que pour aller porter ses talents sur une

scène plus vaste et si aujourd'hui je parle de lui au passé, c'est en considérant seulement le séjour qu'il fit parmi vous, car je ne doute pas qu'il ne poursuive encore, par ailleurs, une longue et brillante carrière.

M. Henri Gautier n'était pas seulement un homme de relations fort agréables dont l'urbanité et la courtoisie apparaissaient avec évidence dès la première rencontre avec lui.

C'était aussi un esprit aiguisé, d'une grande finesse et d'une haute culture générale, un écrivain brillant, un orateur éloquent et disert.

Agrégé des Lettres, il professait au Lycée de notre ville, et, psychologue averti il excellait, dans son enseignement, à pénétrer la mentalité de ses élèves et à choisir pour chacun d'eux les moyens les plus appropriés et les plus sûrs pour le conduire à la connaissance et au culte du Beau.

C'était aussi un poète... Sachant rester jeune entre les jeunes, il donnait ici ses poésies à une petite revue littéraire d'avant-garde. Je les y ai lues... Dois-je avouer qu'ébloui sans doute par la vive intellectualité qui s'irradiait à l'entour de M. Gautier, j'ai parfois admiré de confiance et sans bien tout comprendre.

Je pense qu'il faut accuser de cette insuffisante compréhension mon esprit un peu fruste de vieux soldat habitué à apprécier la précision des faits, à manier la dure et concrète réalité des choses, mais, et par cela même, inhabile peut-être à goûter comme il conviendrait, dans leur quintessence parfois abstruse, toutes les subtiles et précieuses beautés de la poésie dite « moderne ».

Aussi en m'essayant au rôle de critique littéraire, dois-je garder conscience de mon incompétence et me souvenant de ce savytier qui, devant un tableau d'Apelle, se fit si vertement et si justement morigéner par le peintre, ne pas prétendre, moi non plus, à m'élever au-dessus de la chaussure.

Au surplus, il ne sied pas que je m'étende davantage en cet éloge de mon prédécesseur : Si loin que Paris soit de Montpellier, M. Henri Gautier peut cependant, par aventure, entendre, de là-bas, les échos de ma voix et je ne voudrais pas mettre sa modestie à une trop rude épreuve.

Une autre raison encore, m'incite à ne point parler ici longuement : c'est que la brièveté est une élégance, accessible même aux ignorants. Il est vrai que les savants ne la dédaignent pas tou-

jours, si j'en crois du moins l'histoire de cette Académie Silencieuse que je me souviens d'avoir lue, il y a bien longtemps, dans un vieil auteur.

Celui-ci nous conte qu'il existait autrefois en Perse, parmi les institutions les plus hautement estimées dans le royaume, une Académie de savants philosophes dont les soixante membres s'étaient donné pour règle d'exprimer leurs idées avec le minimum de paroles.

Une vacance, dit notre conteur, étant survenue dans cette Compagnie, le sage Abbas Saadi, qui habitait aux confins du pays, se mit en route pour Ispahan dans le dessein de poser sa candidature.

Mais le voyage était long et quand Abbas se présenta au siège de l'Académie, la vacance venait d'être comblée par l'élection d'un postulant plus diligent.

Comme Abbas était un philosophe de grande renommée, l'Assemblée décida cependant de l'admettre en séance pour lui exprimer ses regrets de ne pouvoir accueillir un sage de son mérite....

Sur l'estrade présidentielle se trouvait un tableau noir et aussi une petite table supportant une coupe de cristal remplie d'eau jusqu'au ras du bord.

Le Président s'inclinant devant Abbas, lui montra d'un geste désolé la coupe archipleine, puis traçant au tableau le chiffre 60, il lui dit : « L'Académie est au complet, elle regrette de ne pouvoir s'enrichir d'un sage tel que vous. »

Abbas se recueillit quelques instants ; puis ramassant sur la table, à côté de la coupe, un pétale de rose qui venait de se détacher d'une des guirlandes décorant la salle — vous savez que la Perse est le pays des roses — il posa ce pétale sur la surface de l'eau délicatement et sans faire déborder une goutte du liquide. Ensuite, après avoir écrit un zéro à la gauche du chiffre 60, il s'inclina à son tour devant le Président et lui répondit : « L'Académie n'en vaudrait pourtant ni moins, ni davantage. »

Et l'Assemblée, conquise par cette modestie jointe à une aussi éloquente concision, décida sur le champ d'admettre Abbas en surnombre dans ses rangs.

Messieurs, j'en ai fini ; je m'arrête ici, m'inspirant de la brièveté d'Abbas et ne voulant pas retarder la reprise de vos doctes travaux, dans lesquels je crains bien de ne pouvoir jouer d'autre rôle que celui de ce zéro et de cette feuille de rose. »

Réponse de M. COSTE
Président de la Section des Lettres

MONSIEUR,

Vous nous donnez une nouvelle preuve que l'opinion des hommes de guerre s'est heureusement modifiée depuis deux cents ans. Ils ne fuient plus la fréquentation des Académies, comme Maurice de Saxe. Ils pratiquent, il est vrai, une orthographe moins tudesque que celle du maréchal, moins surprenante d'ailleurs alors qu'elle le serait aujourd'hui. Ils ont surtout compris que leur place est marquée dans ces sociétés. S'ils ne présentent pas toujours des travaux littéraires ou scientifiques volumineux, ces titres ne sont pas indispensables. Les portes de notre Compagnie s'étaient déjà ouvertes pour d'honnêtes gens de votre sorte : c'est de grand cœur que vos Confrères vous font place parmi eux.

Une modestie, sincère sans doute, mais excessive, a inspiré votre remerciement. Vous n'arrivez pas les mains vides, comme votre silence pourrait le donner à croire.

Je ne fais pas allusion ici à cette littérature un peu spéciale et généralement ignorée du public que sont les ordres du jour. Ils ont cependant leur mérite. Certains ont emprunté aux circonstances, aux sentiments qui les dictaient, à la façon dont ils étaient frappés, un caractère qui donne l'immortalité. Vous avez hésité devant certaines œuvres de votre prédécesseur, sans cependant lui refuser votre louange, dont il est bien digne. Mettons que c'est un auteur difficile. C'est le placer en bonne compagnie. C'est ainsi que les critiques mêmes qui les prônent qualifie ceux qu'on admire le plus en ce moment. L'ordre du jour, lui, a pour caractéristiques, avec la concision, une clarté parfaite plus reposante pour l'esprit. Je n'ai pas eu à connaître les vôtres ; je ne les commenterai donc pas. Je les inscris pourtant à votre actif.

J'y puis ajouter un bagage plus substantiel, une œuvre imprimée et considérable.

Vous aviez arboré votre premier galon dans un de ces régiments indigènes, le 2^e tirailleurs algériens, dont « l'existence se passe uniquement en campagne, presque entièrement remplie par

des marches et des combats » (1.) C'est là une bonne école, une féconde pépinière. Vous n'avez pas été ingrat pour ce régiment auquel vous avez appartenu dix ans et qui vous a conduit dans le Sud-Oranais, à une époque où l'on n'y circulait pas avec la sécurité et le confort qu'il offre maintenant. Après l'engouement du débutant, vous avez éprouvé pour lui l'admiration réfléchie qu'éveillent ses hauts faits.

Les régiments, unités que représente un chiffre, créés à une date plus ou moins récente, dont les éléments ont été souvent changés, sont des êtres permanents par leur esprit de corps, soigneusement entretenu et cultivé, qui fait que chaque homme exalte le sien. L'étendard inscrit dans ses plis les plus marquants des exploits qui jalonnent leur vie collective poursuivis pendant une longue série d'années. Pour beaucoup, un de leur fils assume la pieuse tâche de recueillir dans le passé les uns et les autres pour en faire l'exemple et la leçon de l'avenir. C'est vous qui avez rédigé les fastes du vôtre, mettant en œuvre les éléments que de longues et consciencieuses recherches vous ont fait découvrir dans ses journaux de marche et dans les archives du ministère. La moisson était riche, les campagnes, expéditions et colonnes nombreuses. Vous en avez formé avec soin un historique de près de six cents pages qui vous a valu les félicitations ministérielles. Il est vraiment digne de ces éloges. C'est en leur laissant cette belle œuvre que vous avez fait vos adieux aux tirailleurs d'Oran.

Plus tard, recommandé sans doute par ce travail, vous recevez la présidence de la Commission désignée pour rechercher les documents historiques sur les bataillons de volontaires nationaux et le recrutement dans la Somme pendant la Révolution. L'impulsion que vous lui avez donnée a été féconde puisque les résultats obtenus ont reçu du ministre une appréciation favorable qu'a enregistrée le *Bulletin Officiel*. Recueillis par la Section historique, ils ne paraissent pas avoir été publiés.

Voilà, Monsieur, une œuvre que l'on peut déclarer tout à fait présentable.

(1) Préface de l'historique du 2^e régiment de tirailleurs algériens.

Mais plus qu'à votre plume vous avez voulu faire honneur de notre choix à un titre qui vous tient si justement et si fortement au cœur, si éloquent sous son humble aspect, celui de soldat. Il s'applique très exactement à vous et vous définit bien.

On a dit, La Bruyère, je crois : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges. Ce sont les faits qui louent ». Je ne saurais pas faire votre éloge. Je vais, tout simplement, vous raconter.

Soldat, vous l'avez été et plus longtemps que quiconque, puisque, dès votre enfance, vous étiez, en quelque sorte enrégimenté : vous faisiez, à douze ans, partie d'un bataillon. C'est en qualité de « brution » que vous avez commencé et poursuivi six ans les études qui vous ont conduit à l'École spéciale militaire. Vous instruisant pour vaincre, vous abordez alors définitivement la carrière qui vous conduira à la double couronne de chêne, je ne puis plus dire à la plume blanche, vous préparant d'abord dans les troupes indigènes, puis dans les troupes métropolitaines, enfin dans les Etats-Majors, à l'École de Guerre, au Centre des Hautes Etudes militaires, pour le rôle que vous devrez tenir un jour.

Août 1914. L'heure est venue où malgré tous ses efforts et ses sacrifices pour maintenir la paix, la France contrainte par une agression injustifiée, appelle tous ses enfants à la défense du droit et du sol natal. Un voisin auquel nous devons notre appui relève avec grandeur l'outrage que sa faiblesse attire au mépris de la foi jurée. Son territoire est envahi cyniquement. Le nôtre est violé à son tour : pendant plus de quatre ans la Nation, dressée entière va faire effort contre l'attaque inopinée ; pendant cinquante quatre mois, tous les Français, chacun dans la mesure de ses forces, tiendront et lutteront. Soutenant la guerre de siège, appliquant sur son immense front des règles prévues pour des investissements restreints, improvisant les ressources qui manquent, forgeant à la hâte les armes que notre confiance n'avait pas préparées, l'armée peinera et luttera silencieuse, disciplinée, jusqu'à la rupture victorieuse de lignes successives, longuement organisées, âprement défendues, rejetant enfin, une fois de plus, derrière le Rhin l'envahisseur séculaire.

L'abnégation, la patience, le devoir étaient la loi acceptée par tous. Mais l'épreuve était rude et maintes fois les qualités du chef durent servir d'exemple aux subordonnés. « Penser et vouloir, l'esprit et le caractère, ne suffisent pas au chef. Il lui faut

encore le don de faire passer l'énergie qui l'anime dans l'âme des masses d'hommes auxquels il commande. L'armée ne vaut que par l'impulsion qu'elle reçoit de lui. » (2.) Il lui faut soutenir l'élan des troupes, entretenir leur ferveur. Il doit savoir prendre hardiment ses responsabilités, et résoudre parfois de tragiques conflits de conscience. Vous avez été un des animateurs de cette œuvre, un de ces chefs qui liaient le faisceau des volontés, dirigeaient et utilisaient les énergies.

La déclaration de guerre vous trouve adjoint au directeur de l'Infanterie au ministère de la Guerre. Un mois plus tard, vous êtes à la tête de ce service. Deux mois après, vous êtes aux armées. Vous ne les quitterez plus. C'est évidemment plus intéressant que Paris. Il était plus passionnant de mener des hommes qu'expédier dans un bureau les nombreux états et pièces qui continuaient à sévir. Ils ne vous ont pas fait défaut d'ailleurs, car on ne manquait pas d'en fournir, et d'en recevoir, et combien ! dans les postes de commandement et les quartiers généraux.

Un régiment vous est confié. Il devient l'objet de votre sollicitude. Vous ne manquez pas de le mettre au point, de l'adapter pour en obtenir le meilleur rendement. Vous lui imprimez une remarquable activité. Avec le IV^e Corps, vous participez à la première bataille de Champagne et vous menez votre 104^e d'Infanterie à Perthes-les-Hurlus et à Auberive.

Vos premiers succès justifient un avancement, qui ne vous est pas marchandé. Colonel, bientôt général, vous prenez le commandement des grandes unités. Vous êtes, avec votre brigade dans l'Argonne, au Four-de-Paris, à Verdun, bien entendu, ce symbole de la résistance, qui, successivement, a vu passer toutes les divisions et toutes les armées. Vous êtes de la première bataille de Verdun, le dur moment, vous reprenez Fleury-devant-Douaumont. Ensuite, en Lorraine, vous participez aux affaires de Flirey.

Au début de 1917, vous recevez, avec un nouveau grade, la 31^e division, notre division. Vous allez la conduire au feu. C'est elle qui vous mènera jusqu'à nous, car vous ne la laisserez qu'à

(2) Réponse de M. Poincaré au remerciement du Maréchal Foch prenant séance à l'Académie Française.

Montpellier, pour prendre le commandement du Corps d'armée qu'abandonnait notre confrère, le général Deville.

Ce chemin a été long; il a été pénible.

Vous revenez en Argonne, à Vauquois. Vous revenez à Verdun, pour la deuxième bataille et c'est vous, avec votre division, qui enlevez le Mort-Homme, un des grands épisodes de la guerre. Un peu plus tard, vous vous trouvez en Alsace pour les affaires d'Anspach et de Burnhaupt. Ensuite, c'est la deuxième bataille des Flandres et vous reprenez Le Locre. C'est le moment de l'effort suprême. Vous vous battez sur l'Ailette, à Coucy-le-Château, sur la position Hindenburg; vous traversez de vive force la forêt de Saint-Gobain, délivrez Crépy-en-Laonnois, forcez le passage de la Serre au combat des Mortiers. Le front allemand se rompt de toutes parts; la percée est faite: c'est l'armistice.

En résumé, vous avez participé à cinq grandes batailles, à vingt combats, été cité cinq fois.

Le succès enfin obtenu, vous l'avez cueilli complet, avec cette admirable chance d'éviter maladies et blessures. Si je le rappelle ici, ce n'est pas pour vous faire un banal compliment en constatant que vous étiez « verni ». C'est pour vous féliciter, avec une profonde conviction, d'avoir pu remplir votre mission jusqu'au bout, évitant l'amère douleur d'abandonner la piste sans atteindre la borne, saluant la Victoire à la tête de ceux avec qui vous l'aviez conquise.

Après avoir préparé de belles pages pour les historiques des régiments de la 31^e division, vous avez reconstitué les régions libérées dans le secteur de Maubeuge. Puis, rentré avec votre division dans notre ville, vous y restez comme commandant de corps jusqu'au jour où la limite d'âge vous fait passer dans le cadre de réserve, ayant rempli une belle carrière de soldat.

Nous déplorerions avec vous cette cruelle loi, si nous ne songions que, vous libérant de toute obligation, elle vous a conduit vers nous, nous donnant l'espoir que vous reprendrez la plume de l'historien pour collaborer aux travaux de la Compagnie qui vous accueille ce soir.
